

— Qu'est-ce qui t'a pris? me dit-il. Qui vas-tu égorger?

Mes genoux étaient brisés; j'éprouvais soudain une fatigue indicible. Mais en voyant mon ami devant moi, j'ai repris mes sens.

— Ce n'était pas moi, murmurai-je, ce n'était pas moi. C'était un autre.

C'était un autre. Qui? Jamais mes entrailles ne s'étaient ouvertes si profondément, de façon si révélatrice. Il y avait des années que je le soupçonnais, mais depuis cette nuit-là j'en ai été sûr: il y a en nous des ténèbres, des étages multiples, des cris rauques, des bêtes velues, affamées. Rien ne meurt donc? Rien ne peut donc mourir en ce monde? Tant que nous vivrons, toutes les nuits d'avant l'homme, toutes les lunes d'avant l'homme, les faims, les soifs, les peines d'avant tous les siècles continueront à vivre, à avoir faim et soif et à se torturer avec nous. La frayeur m'envahit quand j'entends mugir dans mes entrailles la charge terrible que je porte en moi. Je ne serai donc jamais sauvé, le fond de mon être ne sera donc jamais purifié? De temps en temps, rarement, une douce voix s'élève au plus profond de mon cœur: — N'aie pas peur, je ferai des lois, je mettrai de l'ordre, je suis Dieu, aie confiance. Mais soudain un mugissement puissant monte, qui fait taire la douce voix:

— Ne te flatte pas, je déferai tes lois, je bouleverserai ton ordre, je t'anéantirai; je suis le Chaos!

Il arrive, dit-on, que le soleil s'arrête en chemin pour écouter chanter une jeune fille. Si c'était vrai! Si la nécessité pouvait changer sa route, séduite par une âme qui, en bas sur terre, chante. Si nous pouvions, en pleurant, en riant, en chantant, créer une loi qui mette de l'ordre dans le Chaos! Si la douce voix qui est en nous pouvait couvrir le mugissement!

Quand je suis ivre ou en colère, quand j'approche la femme que j'aime, quand l'injustice m'opprime et que je lève une tête rebelle contre Dieu ou contre le démon, ou contre les représentants sur la terre de Dieu ou du démon, j'entends ces monstres en moi qui mugissent et se ruent pour briser la trappe, remonter à la lumière et reprendre les armes. C'est que je suis leur dernier rejeton, ils n'ont pas d'autre espoir, pas d'autre refuge que moi; tout ce qu'il leur reste de

vengeance à prendre, de joie ou de souffrance, ce n'est qu'à travers moi qu'ils le prendront. Si je disparaissais, ils disparaissent avec moi. Une armée de monstres velus et d'hommes qui souffrent seront précipités avec moi dans la tombe. C'est peut-être pour cela qu'ils me tyrannisent si fort et qu'ils se hâtent tant; voilà peut-être pourquoi ma jeunesse a été si impatiente, insoumise et affligée.

Ils tuaient et s'entretuaient, sans respecter ni leur vie ni celle des autres. Ils aimaient et méprisaient, avec la même prodigalité dédaigneuse, la vie et la mort. Ils mangeaient comme des ogres, buvaient comme des trous, ne se souillaient pas avec des femmes quand ils devaient partir en guerre. L'été ils avaient le torse nu, l'hiver ils l'entouraient de peaux de bêtes; été comme hiver ils avaient une odeur de fauves échauffés.

Mon arrière-grand-père, je le sens encore tout vivant dans mon sang, je crois qu'il est de tous dans mon sang le plus vivant; il avait le crâne rasé au-dessus du front et portait une longue tresse. Il était lié avec les corsaires d'Alger et sillonnait les mers. Ils avaient tous installé leur repaire dans les îles désertes de Grambousa, à la pointe occidentale de la Crète; c'est de là que, tendant leurs voiles noires, ils partaient aborder les navires qui passaient. Les uns voguaient vers La Mecque, chargés de pèlerins musulmans, d'autres vers le Saint-Sépulcre, chargés de chrétiens qui allaient là-bas pour devenir hadjis. Les corsaires poussaient un grand cri, lançaient leurs grappins, sautaient sur le pont avec leurs haches et n'épargnaient ni le Christ, ni Mahomet. Ils égorgaient les vieillards, réduisaient les jeunes en esclavage, culbutaient les femmes et disparaissaient, les moustaches pleines de sang, pleines de l'haleine des femmes, à Grambousa. D'autres fois encore ils se ruaient sur les riches goélettes qui apparaissaient à l'Orient, chargées d'épices. Et les vieillards se souvenaient encore d'avoir entendu dire qu'un jour la Crète tout entière avait senti la cannelle et la noix muscade; c'était que mon ancêtre, celui qui portait la tresse, avait arraisonné un navire chargé d'épices et, ne sachant qu'en faire, les avait envoyées dans tous les villages de Crète, en cadeau, à tous ses compères et commères.

Quand, il y a quelques années à peine, j'ai appris ce détail